

Le journal d'automne de Placide Mortel (extrait)

Pierre Châtillon

Volume 3, numéro 1, 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600231ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600231ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Châtillon, P. (1970). *Le journal d'automne de Placide Mortel (extrait)*. *Voix et images du pays*, 3(1), 203–209. <https://doi.org/10.7202/600231ar>

**LE JOURNAL D'AUTOMNE
DE PLACIDE MORTEL**

(extrait)

de

Pierre Châtillon

Le 22 décembre

Après le départ de mes très nombreux amis, bien sûr, des bouteilles vides roulent ici et là sur le parquet parmi des mégots et des cendriers renversés. Je ne me suis jamais formalisé de la chose et, chaque dimanche soir, j'ai passé l'aspirateur avec succès. En fait, tout a commencé lundi dernier lorsque, au retour de l'école, Françoise accourant m'embrasser, je la reçus entre mes bras dans un nuage de poussière. J'éternuai et fis mine de n'avoir rien remarqué de particulier. Je déposai mes œillets blancs dans un vase sur les flancs duquel j'aurais pu écrire avec mon doigt. À chaque fois que Françoise se déplaçait pour préparer le dîner, chacun de ses pas soulevait un petit tourbillon lui conférant l'allure d'une reine qui aurait dormi au grenier pendant cent années et qui, suivie d'une impondérable traîne, se serait soudain avisée de me présenter un bol de soupe recouverte d'un quart de pouce de poussière secouée de sa chevelure hantée. De réel mécontentement, j'abattis mon poing sur la table, et la reine, toujours suivie de ses voiles infects, s'alla réfugier en sanglotant dans notre chambre. Depuis le début de notre vie commune, Françoise et moi n'avions eu aucun motif de nous quereller; aussi, bien qu'ayant l'appétit coupé, je m'empressai d'aller lui présenter mes excuses. Je n'avais pas fait dix pas que je me retournai : j'étais devenu un roi qui aurait dormi au grenier pendant cent années et qui, suivi d'une impondérable traîne, ne se pouvait plus mouvoir sans agiter un tourbillon de poussière.

Une semaine s'est écoulée depuis cet événement. Il est trois heures du matin. Depuis une semaine, en effet, je ne me suis pas couché. L'air est irrespirable mais nous commençons à nous habituer. Dehors, c'est la poudrerie, en sorte que si nous ouvrons la porte la neige s'engouffre comme un nuage de poussière. Françoise dort. Je me berce au salon. J'aspire lentement par les narines, mes poumons déjà ressemblent à des sacs d'aspirateur. Quand je commence à disparaître sous la pulvérulence, je me donne quelques coups de plumeau sur les cheveux, la chemise et les pantalons. Pour que Françoise puisse reposer un peu, je lui ai recouvert la tête d'une petite tente de soie fine que je vais épousseter à chaque heure. L'humidificateur souffle un mince jet de va-

peur d'eau qui nous permet d'attendre la fin de cette avalanche qui, sûrement, est passagère. Je m'allume une pipe, je m'ouvre une bière froide, je me berce au salon.

Lundi soir dernier, nous avons rejeté nos couvertures sur le plancher et, malgré les conditions défavorables et les énormes boules de mousse accumulées sur le lit, nous bondissions d'amour en tentant de nier l'hiver. Soudain, j'eus la sensation d'être épié, je perçus distinctement des pas mous dans la pièce voisine, je retirai mon sexe radieux du ventre de Françoise, empoignai ma carabine et bondis sauvagement au salon. Une vague forme poussiéreuse se faufilait derrière les rideaux que j'abattis à grands coups de crosse et lacérai de mon poignard. Tout le ballot fut projeté dans la cheminée où je le fis flamber. Des yeux de braise m'épiaient narquois. Je les fracassai à coups de tisonnier. Voilà pourquoi je refuse de dormir. D'étranges êtres circulent ici à qui je n'accorde aucune confiance. Il est de mon devoir de protéger Françoise et je veillerai sur elle jusqu'au bout. Je vais me chercher une autre bière.

Hier soir, j'avais dû m'assoupir un moment car j'eus un songe merveilleux. J'avertis ma femme de se tenir prête, je m'étendis sur le dos, levai les jambes en les repoussant vers l'arrière jusqu'à ce que mes pieds vissent toucher mes mains puis, détendant brusquement les muscles, il me suffit de frapper le sol avec mes talons pour m'envoler avec Françoise. Allongés l'un sur l'autre comme pour l'amour, les bras ouverts, mes mains dans ses mains, mes pieds sur ses pieds, nous nous élevâmes à une hauteur telle que bientôt la terre et les planètes disparurent derrière nous. Nous étions diaphanes. Je sur-sautai et j'aperçus près de l'abat-jour une petite mite diaphane que j'aplatis entre mes paumes. Je me dirigeai placidement vers la chambre, soulevai la tente de mousseline qui recouvrait la tête de ma compagne et entrepris comme à chaque soir depuis six jours d'extirper les microscopiques œufs déposés gluants à la racine de chacun de ses cheveux. Épuisé par ce labeur hideux, je l'embrassai puis la laissai reprendre son sommeil réparateur. Je ne me suis pas rendu aux cours car mes trois vestons ont été perforés, dévorés par les vers et les mites.

Du plafond au plancher, des araignées tissent d'innombrables fils que j'arrache continuellement avec ma vadrouille. À chaque fois que je vais épouser Françoise, il faut que je desserre de sur sa gorge un rétiaire visqueux, et je n'ose plus dormir car, à mon réveil, je serais ficelé au matelas, incapable

de respirer ou de crier, agonisant bêtement dans un inextricable filet. Je sais bien que la poussière et les insectes finiront par l'emporter et que la lutte est vaine mais je refuse de voir périr notre amour sans nuire un peu à la mort fileuse de trames. Les petits poissons d'argent grugent tout ce qui m'entoure en attendant que je faiblisse. Déjà, ils rampent sur les seins de Françoise quand elle sommeille. Voilà pourquoi je ne peux plus dormir. La fatigue s'empare de mes nerfs. Je les vois tous qui grimpent et me guettent, je les vois qui s'enflent et se dessoufflent selon leurs aspirations et leurs expirations haletantes, je suis entouré de pattes gigantesques et poilues, de dards, d'ovipositeurs aigus, de crocs, je regarde affolé avec, devant mes yeux, ces épaisses lunettes de sang que dessine mon angoisse.

Je vais me quérir une autre bière froide. La nuit est longue. Heureusement, j'ai ce journal pour me tenir compagnie, compagnie troublante il est vrai car, à chaque fois que je l'ouvre, des chélifères courent sur les pages qui se détériorent et racornissent avant même que j'aie fini de noter mes impressions. Françoise est adorable. Présument que j'allais rédiger quelques paragraphes cette nuit, elle a déposé sur mon cahier une petite carte sur laquelle elle a écrit « Je t'aime ». Mais pour la lire, il m'a fallu souffler sur la poussière comme s'il s'était agi d'un billet doux laissé ici il y a plus de deux cents ans. Suis-je présent ? Françoise m'est-elle antérieure ? Sinon, pourquoi son message est-il déjà jauni sous la poussière ? Si mon esprit s'arrête à l'aimer, je dois ensuite rejoindre mon corps dont la barbe a poussé, dont la peau s'est ridée, dont les muscles se sont ramollis. Je suis constamment en retard sur mon corps qui glisse, glisse, glisse. D'ailleurs, j'ai été frappé tantôt par la ressemblance qui existe entre Françoise et mon arrière-grand-mère dont je possède un minuscule portrait sur daguerreotype ébréché. À chaque heure, je retourne auprès d'elle et je la touche pour me persuader qu'elle n'est pas immobilisée depuis un siècle sur une plaque de zinc.

À part ce journal, ma seule distraction utile consiste à déposer sur le tapis mité une chandelle dont la flamme attire des centaines de lépismes veloutés que j'écrabouille sous ma botte. Mais ils se reproduisent et, d'un soir à l'autre, je ne parviens guère à en diminuer le nombre. À l'âge de huit ans, je me souviens, j'avais réussi à m'introduire dans un très vieux hangar grâce à un soupirail bloqué par une javelle de paille. Au-dedans, c'était l'obscurité totale, des friselis de rats glissaient le long des soliveaux. Tâtonnant, j'atteignis

un escalier de bois rude que je gravis en tremblant. À l'étage, ayant poussé une porte scellée de toiles d'araignées qui s'abattirent sur moi en m'étreignant métacarpement les épaules, je demeurai figé de terreur. Depuis des dizaines d'années, on avait remisé dans cette grange trois corbillards antiques surmontés d'anges éplorés, de volutes sculptées dans le bois noir, et recouverts de tentures mauves piquées de larmes d'or. Les murs étaient pavoisés de banderoles de même teinte décorées de formules sybillines dont je ne comprenais que la crispation rutilante des caractères. Comme j'étais à l'arrière de l'un de ces carrosses et que la portière se trouvait ouverte, j'avais risqué un œil, un doigt, pour finalement pénétrer tout à fait. Sortant un bras par l'une des petites fenêtres bizarrement gothiques, je tirai sur l'un des gros glands tissés de fils d'argent ce qui eut pour conséquence inattendue de faire choir le drap et de refermer brusquement la porte. Je fus incapable d'un seul mouvement pendant j'ignore combien de temps. J'entendais glisser des âmes cornues contre les parois, des damnés hululaient de douleur en frappant leurs chaînes sur les murs. Je me demande aujourd'hui si je suis jamais parvenu à m'évader de ce cercueil roulant. Et ce soir, immobile parmi la poussière qui recouvre le tapis mauve, j'ai la certitude d'être encore enclos dans ce corbillard. En écoutant bien, on entend choir comme une cendre derrière les rideaux de jute, entre les murs, derrière les buffets bombés qui ressemblent à ces blasons ouvragés aux flancs des voitures d'apparat funéraire. Si ma maison était traînée par quatre chevaux à panaches et à cagoules dont on ne voit saigner que les yeux rouges, je n'aurais plus aucun doute sur ma situation.

Je me brosse de quelques coups de plumeau. Un jour, je n'aurai plus même la force de secouer la poussière sur ma peau profondément creusée de rides où la neige se déposera comme dans les sillons des labours d'automne. J'assisterai béat à ma disparition, ne manifestant plus ma révolte que par un souffle malingre chassant à peine la pulvéulence de sur mes lèvres. Puis le souffle lui-même sera enseveli sous la poussière. J'oscille avec mesure dans ma berçante orange dont les craquements m'empêchent de dormir. Dehors la poudrerie siffle. En écoutant bien, on entend aussi poudrer la cendre dans notre corps, du moins par les soirs de grand vent intérieur. Dans ma maison comme sur la toundra, tout est pulvérisé. C'est le cadavre de la vie sans doute qu'on secoue au-dessus de nous et qui se répand ainsi en poussière de neige. Le tapis halète sous les larves qui le croquent. Les barreaux de ma chaise gémissent comme de l'os qu'on broie. Je suis assis soudain dans le squelette de

mon grand-père orange dont les tibias bercent et craquent et dont les métacarpes m'empoignent les bras. Je tends l'oreille aux tarêts du temps qui grugent le bois des poutres. Des ancêtres défunts respirent avec peine dans le silence et leurs expirations sifflantes soulèvent des volutes légères de poussière. J'entends geindre dans la nuit des vieillards souffreteux qui ne sont pas encore nés. Une invisible main m'use les os sur la paroi du vide avec des crissements de craies sur de mauvais tableaux. Je m'arrache brutalement à l'étreinte sèche de ma chaise et j'ouvre mon appareil de télévision pour dominer ce vacarme. Les émissions sont terminées. L'écran lumineux se déplace, glisse tel une soucoupe volante ne laissant qu'un trou noir qui m'aspire comme une vitre d'avion brisée. Je me retiens au cadre et parviens à couper le contact avant d'être happé dans le néant.

Ah ! il vaut mieux ne pas s'éveiller de ses songes si l'on prévoit n'avoir pas la force de mourir. Je n'aurai donc su que des questions ? Je me demande bien parfois à quoi sert mon existence et ce que je fais ici mais je n'ai pas l'intelligence requise pour trouver une réponse convenable et de toute façon je n'ai pas le temps. Pour le moment, je balaye et passe l'aspirateur. D'ailleurs, j'ai intérêt à nettoyer jusque dans les interstices si je ne veux pas, certains soirs où le plafond descend surnoisement et où je dois me faire microscopique afin de me réfugier dans les fentes du plancher, être contraint comme hier à me camoufler entre les ailes velues d'une mouche morte.

Cette planète est foutue. J'erre et j'enfonce dans la neige. Le feu central, qui n'a jamais été très puissant, fond mes semelles dégageant une écœurante odeur de caoutchouc brûlé, puis s'éteint définitivement. La terre s'effrite sous mes pas. J'erre dans un immense tas de poussière, je passe au travers et tombe avec placidité dans le néant.